Document generated on 10/12/2024 1:42 a.m.

Liberté

Nomininguе

Georges-André Vachon

Volume 24, Number 6 (144), December 1982

URI: https://id.erudit.org/iderudit/30339ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Vachon, G.-A. (1982). Nomininguе. *Liberté*, *24*(6), 2–21.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

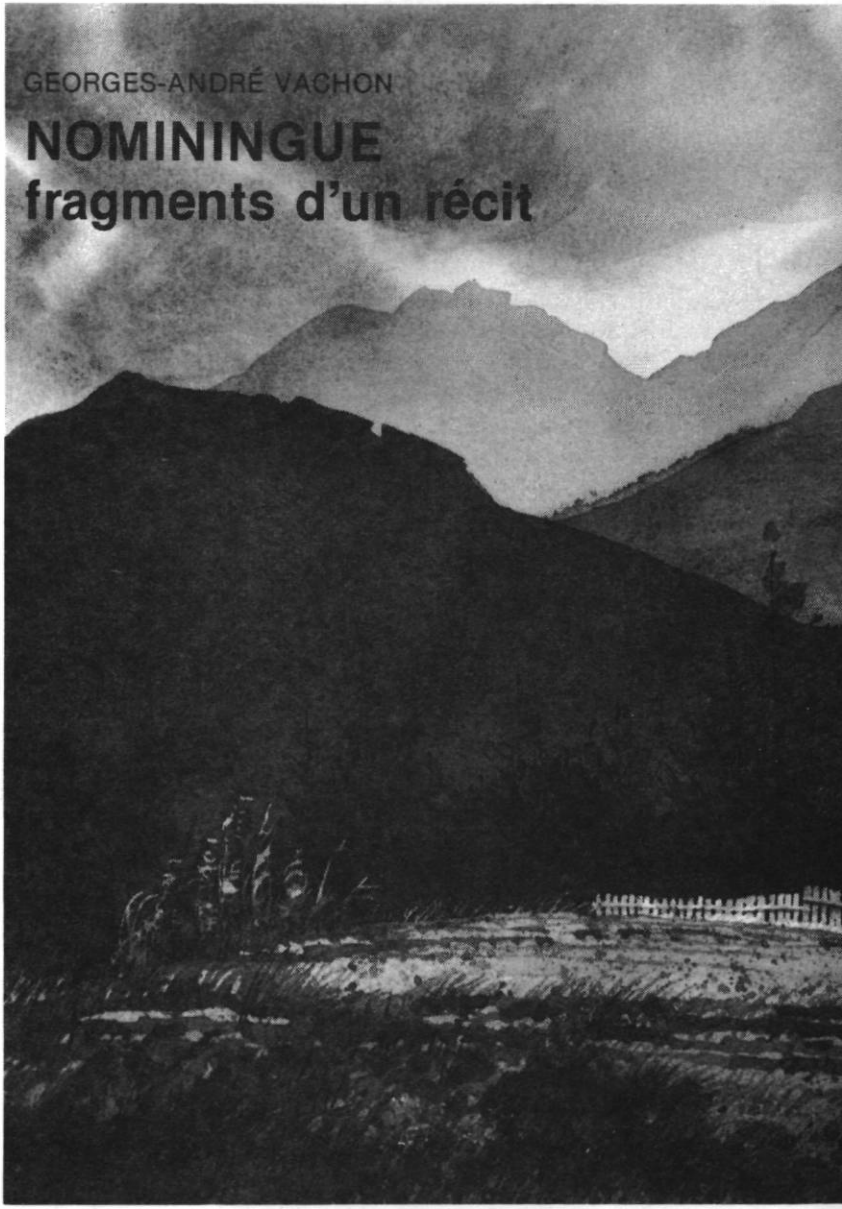
This article is disseminated and preserved by Érudit.

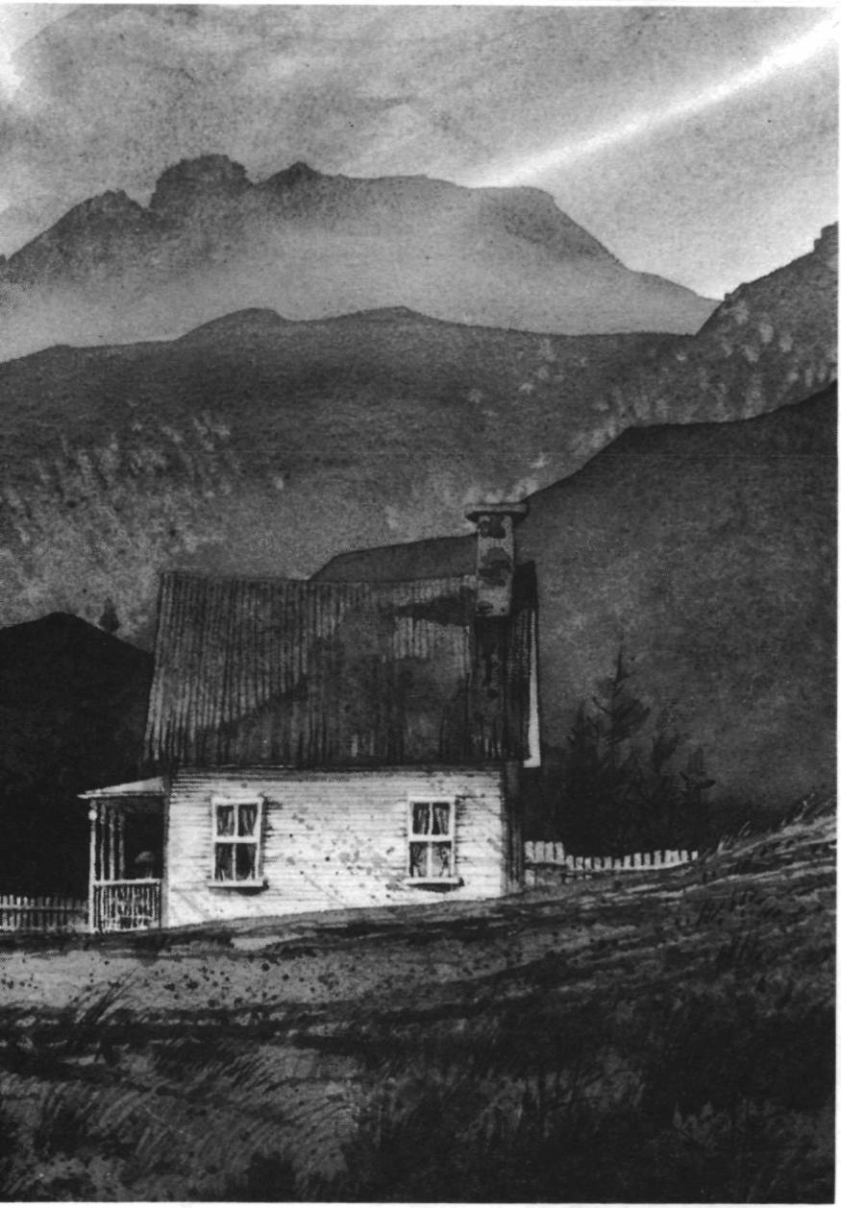
Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

GEORGES-ANDRÉ VACHON

NOMININGUE
fragments d'un récit





GEORGES-ANDRÉ VACHON / **NOMININGUE**

Je viens de partir. Pour la centième fois, pour la millième fois, par Saint-Sauveur, Sainte-Adèle, Sainte-Agathe, Saint-Faustin, Saint-Jovite, La Conception, Labelle et l'Annonciation, je file franc nord, sur Nomininguе. Je ne saurais dire pourquoi. J'ai comme un devoir à accomplir : me transporter *là-bas*, auprès du Lac ; passer la frontière, qui est située quelque part aux environ de Saint-Jovite, quitter l'autoroute, prendre la 117, et pénétrer loin dans l'ailleurs. Une fois ou deux par semaine je sens le besoin de quitter Montréal, pour me retrouver dans le rien, le rien absolu de Nomininguе.

Cinquante kilomètres plus loin, c'est Mont-Laurier, puis c'est *le bois*, qui s'étend à l'infini, jusqu'à la mer arctique. Et le bois enserre le lac Nomininguе de toutes parts. On n'est jamais très loin de l'Informe, royaume exclusif du chevreuil, de l'orignal, de l'ours, du castor. Nomininguе n'est pas le lieu de l'homme. Tout y repousse la culture. L'homme y fut toujours précairement installé, dans des cabanes de bardeaux qui n'ont pas duré cinquante ans et qui sont aujourd'hui remplacées par des cabanes en pierre artificielle, comme on en rencontre

partout en Amérique du Nord, depuis la Floride jusqu'ici. Tout ce que l'homme construit, au bord du lac comme à la lisière de la forêt boréale, est irrémédiablement laid. Seule subsiste la nature: *le bois*, avec sa réalité compacte et infinie. Il subsiste, hors du temps, avec ses arbres séculaires et ses générations de bêtes sauvages qui se succèdent depuis Cartier, depuis Christophe Colomb, depuis le commencement du monde.

Ici, on est toujours au Commencement, et c'est cela que je viens rechercher. Au milieu de la cinquantaine, ma vie est déjà avancée. Depuis le jour de ma naissance, j'ai vieilli. J'ai eu un père et une mère, puis des maîtres d'école, puis quelques amoureuses: toute une histoire. A Nominingue, l'histoire est abolie; elle est restée à Montréal, où se déroule la «vie», jour après jour. Ici, rien ne bouge. On est soustrait au vieillissement. On a l'âge des plus grands arbres. On est très jeune ou très vieux, c'est tout comme. On est éternel, comme les vagues du lac, qui viennent laper à petits coups le bord des roches grises. Dans cette solitude, la fumée d'une cigarette constitue un événement. Cela vient couper l'air, verticalement, avec une sorte de brutalité. Cela remet en question l'unité infrangible de la nature. Rien d'humain, comme cette fumée, n'est compatible avec *le bois*, et c'est pour me sentir complètement aliéné que je suis venu ici.

Aliéné, ou enfin restitué à moi-même, je ne saurais le dire. Je ne sais pas encore très bien où réside le soi de moi-même. Est-ce dans l'amour, par exemple, que l'on est vraiment soi-même, ou dans la solitude des bois? Je songe, avec un certain attendrissement — mais, à cette distance de Montréal, l'attendrissement devient difficile — aux longs mois passés avec Sophie, à nos interminables conversations au bout du fil: deux heures, trois heures, quatre heures, cinq heures, six heures sans quitter l'appareil. Il me semble aujourd'hui que dans l'amour, il y a quelque chose de soi qui est perdu. Je me souviens pourtant de ces conversations comme de moments de plénitude. Mais

cette plénitude égale-t-elle celle que je retrouve ici, devant les arbres immobiles, ou doucement peignés par le vent? Il me semble que je suis plus proche de moi-même, maintenant. Le lac, c'est moi, comme les nuages et le ciel pur, c'est moi. C'est en quelque sorte pour me déchiffrer que je contemple les vagues, des heures durant, assis à même la roche grise. Ces heures valent bien celles que je passais, au bout du fil, avec Sophie. Elles m'apprennent autre chose, sur moi-même; par exemple, que je suis infini et indéterminé, comme les vagues elles-mêmes.

A Nomininguе, j'apprends que je suis *un autre*. Je suis aussi nombreux que les vagues du lac, les arbres et les écureuils de la forêt. J'apprends qu'il existe un mystère, une dimension insondable de moi-même. L'amour n'est pas vraiment mystérieux. Devant le lac et la forêt, j'apprends que je suis à déchiffrer.

C'est pourquoi je me suis mis à écrire.

J'écris pour savoir. Pourquoi, par exemple, est-ce que je reviens sans cesse à Nomininguе? Pourquoi cette plongée périodique dans l'Origine? A quoi correspond ce besoin de revenir en arrière, dans un au-delà absolu du Père et de la Mère? L'essence innombrable de moi est sans doute quelque part dans ce bois, dans ce lac. J'apprends ici que je suis d'essence végétale et aquatique, que je suis de la race des bêtes de la forêt. Chaque fois que je reviens à Montréal, je demeure comme dépaysé, pendant quelques heures. Je ne me retrouve plus tout à fait chez moi, dans mon appartement, parmi mes livres ou mes amis. J'ai ramené *le bois* avec moi. Il colle à ma peau, et je suis comme bercé, toujours bercé par les vagues du lac. A Nomininguе, j'ai le sentiment de retrouver la vérité.

Vérité de moi, mais aussi vérité du Québec: l'essentielle pauvreté québécoise. J'habite un pays qui n'est riche que de ses arbres et de ses lacs. Sauf dans

la vallée fertile du Saint-Laurent, l'occupation humaine n'a jamais donné de résultats très convaincants. Les plus vieux villages du Nord ont cent ans, et n'ont rien conservé de leur passé, contrairement à ce qui se voit dans les Etats américains proches de la frontière. Le moindre village de l'Etat de New York ou du Vermont conserve ses vieilles maisons de bois, patiemment repeintes et entretenues. Ici, tout a été démoli, et remplacé par des cabanes en matériaux artificiels. Tout ce qui manifeste l'occupation humaine est marqué au coin de la laideur. Seuls sont vraiment accueillants et beaux: *le bois* et le lac. De même qu'en Gaspésie, il n'y a que le Fleuve et la mer. Le reste est amoncèlement hétéroclite de cabanes modernes, stations-services et motels.

La pauvreté québécoise, j'y pensais, l'autre jour, au milieu de mes amis du Parti québécois, nationalistes acharnés, qui exaltaient la beauté de la Belle Province. Mais elle n'est riche que de sa nature, la Province. Et cette nature est assez monotone. A perte de vue, ce sont les collines du Bouclier canadien, vieilles montagnes râpées par le glacier, invariablement couronnées de trembles et de conifères; et chaque fois que se rencontre une cuvette, un lac, de moyenne étendue. Le paysage est rarement grandiose, toujours austère.

Je suis heureux de cette pauvreté. Tout se passe comme si j'arrivais parmi les premiers, sur le terrain de la culture et de l'occupation humaine. Je suis parmi les tout premiers à écrire. Et la littérature québécoise, née après la dernière guerre, ne me fournit guère de modèles imitables. Là encore, je coïncide avec l'origine. Je suis le premier, vraiment, et je sais à peine comment m'y prendre. Je parle de ce que j'aime et de ce que je n'aime pas. Je dis que j'aime Nominingue, la pauvreté radicale de Nominingue. Je dis que je déteste les cabanes à frites qui tiennent lieu de restaurants et d'auberges, tout au long de la route qui mène au Lac, depuis Montréal. Je voudrais que ce pays fût occupé par des hommes, mais je ne trouve à

parler qu'aux arbres de la forêt. Tout se passe comme si les hommes s'étaient concentrés à Montréal, un peu à Québec, aux Trois-Rivières, à Chicoutimi. Le reste est occupé par les arbres. Le pays est à peine défriché, même en cette fin de vingtième siècle. On a bien abattu quelques arbres, le long de la route qui mène de Montréal à Nomininguе. Mais c'est peu. Le pays demeure intact, intouché, à Nomininguе, qui est comme l'anti-pôle de la Ville. Le lac est exactement situé entre deux réserves forestières, celle du Mont-Tremblant et celle de Papineau-Labelle. Là, des lacs aux noms bizarres dorment de leur sommeil éternel: lac du Sourd, lac des Sept-Frères, lac Joinville, lac Montjoie, lac des Zouaves. Pénétrer dans ces réserves, c'est vraiment reprendre contact avec ce qu'il y a de plus vieux, ici, et sur la terre. Nous n'avons pas d'ancêtres culturels, sinon quelques ennuyeux parlementaires de style britannique, au XIXe siècle. Quant au Régime français, il n'en reste plus trace: cela n'a jamais existé. Nos origines plongent directement dans *le bois*. A Nomininguе, nous y sommes, et j'y suis.

Il me faut, de toute nécessité, un passé, moi qui ne trouve pas de quoi me nourrir dans la lignée des pères et des grand-pères. La forêt me propose un passé immémorial, insondable, inépuisable. Je suis infiniment vieux, au milieu des arbres. J'y acquiers une dimension temporelle que la culture ne me fournit pas. Ici, l'aventure de la culture commence, dans les années cinquante, avec les éditions de l'Hexagone: Miron, Ouellette, Giguère, Lapointe, ce sont mes contemporains. Ils sont aujourd'hui dans la force de leur talent. Je me reconnais à peine dans leurs prédécesseurs: Grandbois, Nelligan, et pas du tout dans les «écrivains» du XIXe siècle: le pauvre Crémazie, l'ennuyeux Casgrain, le débile Gérin-Lajoie. Mes vraies racines sont dans la culture paysanne et forestière de ce temps-là, qui subsiste dans le mince bagage de contes et de chansons qui survit encore aujourd'hui. C'est bien mince. De toute nécessité il me faut *le bois*. Là, je reprends vraiment racine, par dessus la

mince histoire des hommes, par dessus le Régime anglais et le Régime français. Là, je tombe droit dans l'éternité. J'ai le même passé que les Américains. Mais mon passé n'est pas historique, si l'histoire de l'esprit, ici, commence à peu près avec l'Hexagone.

C'est bien le sentiment de l'éternité qui me saisit, quand j'arrive à Nomininguе. Ici, tout dort, et se renouvelle en silence, sous le rythme implacable des saisons. Les bêtes même de la forêt sont immobiles, on dirait. On ne les entend pas, sauf parfois un mulot qui grignote, quelque part dans les fondations du chalet, l'inévitable grillon du foyer, avec son petit cri, un huard lointain et le chien Mickey qui vient se faire flatter. Le reste: orignaux, ours, chevreuils, canards sauvages, est tapi derrière les arbres et se tient tranquille. L'immobilité. Le miroir des lacs. C'est cela certainement que je viens rechercher ici, après l'agitation de la vie urbaine.

En ville, tout bouge, le métro et les hommes. Tout s'en va quelque part, tout s'agite vers un but, qu'il atteint et dépasse, et recommence à poursuivre. Les relations sociales sont à l'avenant. Ça parle, ça parle beaucoup, et le temps que ça ne parle pas, ça fume. La bouche n'est jamais inactive. Tous les interstices qui seraient dévolus au silence et à l'immobilité sont impitoyablement remplis. Tandis qu'à Nomininguе, c'est le vide, le vide total; un vide que je ne retrouve, à Montréal, que dans l'écriture. La page blanche devant laquelle je me remets, chaque jour, est aussi vide, aussi informe que *le bois*.

Ainsi, ma vie est tendue entre deux poôles. Il y a Nomininguе, lieu de rêve, et Montréal, lieu de l'écriture. D'un pôle à l'autre se retrouve le même néant originel, puisque le rêve et l'écriture ont lieu dans un espace rempli à craquer par le Rien. Devant la page blanche, comme dans la forêt, je suis au niveau zéro de la culture. Je suis absolument inscient. Je ne sais rien. Je suis vide de connaissances et j'ignore tout des trucs du métier d'écrivain. Je ne sais pas écrire. Je ne sais pas comment se font les romans et les récits. J'ai

beau lire, je ne comprends toujours pas comment cela s'est fait. J'admire ceux qui ont fait des romans, comme Flaubert, des Mémoires, comme Chateaubriand, des Rêveries, comme Rousseau. Je voudrais bien pouvoir les imiter. Mais c'est là une vue de l'esprit. Ce que l'un a réalisé, l'autre ne peut le recommencer. Il faut créer quelque chose de neuf, et pour cela, laisser courir le stylo; s'abandonner à l'automatisme du stylo courant sur le papier. Et le texte se fait, à même le vide ambiant, et dans l'étonnement de son auteur. Je n'en crois pas mes yeux. Quelque chose s'écrit, ininterrompu, malgré que ce que j'ai à dire soit égal à rien. On dirait que c'est l'absence même d'idées et d'images qui est féconde. Inévitablement, mais sûrement, idées et images viennent d'*ailleurs*, d'une région que je ne parviens pas à identifier. Les mots sourdent de l'Informe, comme le rêve naît de la contemplation du lac et de la forêt.

Le texte se fait, ce qui revient à dire qu'il est fait par celui *qui ne sait pas faire*. Il n'y a pas plus ignorant que moi, car il n'existe pas d'école d'écriture. Apprend-on à écrire en lisant *Madame Bovary* ou *A la recherche du temps perdu*? Ce que j'ai à dire est différent de ce que Flaubert, de ce que Proust avaient à dire, et je suis le premier, de toute l'histoire des hommes, et le seul au monde, à pouvoir le dire. Dans le domaine de l'écriture, il n'y a pas de filiation. On est seul, depuis le commencement des temps. Et la seule solitude qui ressemble quelque peu à celle de la page blanche, c'est celle de la forêt.

Devant cette page, j'ai le sentiment de n'avoir rien à dire; d'avoir précisément le *rien* à exprimer. Jadis, je croyais pouvoir dire quelque chose. J'ai essayé de mettre en forme de récit le souvenir de mes père et mère, des mes quelques amoureuses, puis, la ville où je suis né, le métro, les gens, les événements. Mais il n'y a pire genre que l'autobiographie. Je m'ennuyais moi-même. J'avais le sentiment d'exprimer des choses qui étaient arrivées à tout le monde,

de ressasser l'univers entier des faits-divers des journaux et de la littérature. Il est vrai que nous avons à peu près tous la même «vie»: le même père, la même mère, les mêmes amours. La vie est anonyme. Elle se ressemble, d'un individu à l'autre. C'est ce qu'il y a dessous qui fait la différence. Pourquoi, par exemple, ces départs rituels pour Nominingue, les mardis et les samedis, jours où je n'ai pas de cours? Pourquoi cette joie soudaine, chaque fois que je passe la ligne de Saint-Faustin et que je commence à pénétrer dans le grand sombre de la forêt? Ce sont là mes questions. Elles sont inépuisables.

Elles sont susceptibles de quelques fausses réponses. Il s'agirait, par exemple, d'un retour au pays de l'enfance. Il est vrai que j'ai passé quelques étés à Saint-Sauveur, dans mes jeunes années, et qu'à l'âge de deux ans mes parents m'ont amené, pour un assez long temps, à Saint-Faustin. Mais cette réponse, inspirée par une psychologie de convention, ne me satisfait pas. Et tout d'abord, il y a une différence d'espèce entre Saint-Sauveur et Nominingue. Nominingue, c'est le «bout de la ligne», c'est le nord du Nord. C'est presque le terminus du chemin de fer et des routes d'asphalte. A Nominingue, je suis à la frontière de l'inconnu, et à vrai dire, de l'inconnaissable; je suis à la limite de l'humain. Au-delà, on pénètre dans le non-cadastré, dans l'inhabité. Ce que je cherche, quand je pars pour Nominingue, c'est à atteindre la Limite. Comme on est bien, proche de l'inhumain, et proche de ce qui n'a ni visage ni nom.

Et je commence à comprendre que ce récit, si jamais il doit exister, sera une espèce d'anti-récit. En seront notoirement absents hommes, choses et événements, qui s'agitent au cœur de la ville et qui constituent les ingrédients attendus de tout récit. Dans le mien, il n'y aura que moi, avec le Rien ambiant. Je doute qu'un tel récit soit possible. Cela va s'arrêter au bout de quelques pages. Je doute, mais j'écris. Je doute, mais on dirait que le stylo ne doute pas. Ce qui s'écrit, s'écrit malgré moi, et dans une

grande facilité d'exécution.

Le doute, c'est *avant*, qu'il existe; avant l'écriture; le matin, par exemple, avant de me lever. C'est le pire moment de la journée. Quitter les rêves de la nuit, la béatitude de la nuit, est-ce que cela se fait? Ne vais-je pas m'estomper, m'effriter, mourir, au contact du jour? Va-t-il subsister quelque chose de moi-même, dans la lumière brutale du matin? Après les ténèbres nourricières, la lumière n'est-elle pas corrosive? Et puis, penser qu'il va falloir se remettre à écrire, sitôt avalé le jus d'orange matinal! J'y songe comme à un supplice. Il va falloir se remettre devant le vide, et attendre que quelque chose veuille bien se produire. Je suis avant, juste avant l'écriture, et je doute que quelque chose, jamais, finisse par arriver. Pour la centième, pour la millième fois, je vais faire l'expérience de la mort. Et c'est de cela que j'ai peur, moi qui ne suis pas encore levé, moi qui peux choisir de rester au lit, toute la matinée. J'ai peur. J'ai peur de la mort, de la mort du texte, qui est vraiment la mort de moi. Et pourtant il faut bien que je me remette devant l'éventualité de la mort du texte. Il se peut que la dernière page que j'ai écrite soit vraiment la dernière. Il se peut que je n'aie plus rien à dire. Je dois me lever, avaler mon jus d'orange et me remettre devant la page blanche, c'est-à-dire devant cette vérité radicale: je n'ai rien à dire. C'est de *ça* que va naître l'écriture. La vie naît de la mort. Et c'est vraiment mourir que de se lever chaque matin, de s'arracher aux rêves nocturnes.

Les rêves ne sont pas la matière de l'écriture. Ils n'en sont que la condition. Il faut que je sois passé par la vie intense de la nuit, pour me retrouver mort, au petit matin, et revivre ensuite dans l'écriture. Tout ce qui, dans ma vie, n'est pas donné à l'écriture, est abandonné au rêve. Et le rêve est comme l'envers de ce qui s'écrit. Il en est l'image inversée. Il faut, à la vie, cette doublure presque ininterrompue, pour que l'écriture existe. Là où la vie devient difficile, presque invivable, c'est au point de contact entre les deux

mondes; c'est lorsqu'il faut s'arracher au monde du rêve, pour entrer dans la réalité de l'écriture. Là, il y a vraiment mort d'homme. Et il faut que j'en passe par là, pour écrire.

Se remettre devant le Rien. Le contempler, immobile... Mais à y regarder de près, ce rien semble être quelque chose. C'est comme un noyau compact, noir, qui aurait coagulé, au centre de moi. Un noyau qui a comme la forme d'une montagne. Depuis que j'ai commencé à écrire, quelque chose comme une montagne a poussé sa bosse, au centre de moi. Et chaque fois que je veux écrire, je me remets devant ma montagne, moi immobile, elle immobile. Entre moi et la montagne, il ne se passe rien. Il ne passe rien qu'un regard fixe, implacable. La montagne ne se laisse pas percer par ce regard. Elle est de roc compact. Elle est impénétrable et indestructible. Elle réside dans l'éternité.

Je songe au massif du Mont-Tremblant, qui s'aperçoit au large de Saint-Faustin. Couronné d'un peu de neige en hiver, il subsiste, à travers les saisons. Son aspect demeure à peu près inchangé, tout au long de l'année. On le retrouve toujours à la même place, comme en attente, à droite de la 117, quand on vient de dépasser la ligne de Saint-Faustin. Il n'est là que pour être contemplé. Il ne sert pas à autre chose. Il est le point de repère unique de tout le paysage. Il est au centre de tout. Il se manifeste, parfois enveloppé de brume, à qui sait se lever tôt le matin. Il est là pour être regardé. Et la contemplation est plus efficace, plus intense, si elle commence tôt le matin. Elle vient prendre le rêveur en plein sommeil. Le soleil est à peine levé. C'est le temps d'ouvrir l'œil, de jeter un premier regard sur la montagne. Un regard qui ne faiblira pas, tant que durera l'écriture.

Un regard fixe, je l'ai dit, mais qui est comme à double entente. Je regarde, mais aussi je suis regardé. La montagne me fixe, de son œil unique, central. Et

ce regard pèse sur moi, pèse sur ma main, pèse sur le stylo, qui court sur le papier. La montagne n'a que moi pour l'exprimer. Je suis responsable de ma montagne, et elle le sait. Entre moi et Ça, s'est instaurée une complicité. Ça a besoin de moi, non pas pour être, mais pour accéder à l'existence. Sans moi, Ça ne se saurait pas. La montagne a vraiment besoin de l'écriture. C'est pourquoi le regard posé sur moi est si intense, si efficace. Il fait que Ça écrive, par l'instrument interposé d'une main et d'un stylo.

Pourtant, je n'aime pas écrire. Ou plutôt, quelque chose en moi n'aime pas ça. Même passé les dix ou onze heures du matin, quelque chose me tire encore vers le sommeil, m'alourdit la paupière, me conseille de couper le fil du regard posé sur la montagne. Quelque chose, ou quelqu'un, me souffle que la montagne se contemple mieux dans le sommeil; qu'on l'aperçoit d'autant mieux que les yeux sont fermés. Tant que dure l'écriture, je dois lutter, tenir les yeux ouverts et maintenir le regard fixe.

Ce que je n'aime pas, peut-être, c'est d'être regardé; de me sentir nu, sous le Regard. Je me sens ployer sous le poids de Ça. Je me dis que Ça est trop fort pour moi. Mais, écrivant, j'apprends que je me suis menti à moi-même. Non: je suis aussi fort que Ça. Ce regard, je peux le soutenir. Je ne suis plus trop petit pour cela. Devenir moi, c'est cela même. C'est vivre les yeux ouverts, et au besoin lutter contre le sommeil. C'est maintenir le regard fixé sur la montagne, fixé sur ce qui me fixe. Tout le reste est occupations séculières. Le temps que je n'écris pas, je survis. Je *fais le pont*, entre deux moments d'écriture: le matin, l'après-midi. Le reste de la journée, je *tue le temps*. Je lis des revues, je regarde la télévision: rien de sérieux, rien qui puisse entrer en concurrence avec les moments d'écriture, qui demeurent une occupation sacrée.

Pourtant, d'une journée à l'autre, il n'y a pas acquisition de connaissances. Chaque journée est un petit monde séparé des autres journées. Chaque

matin, je repars à zéro, comme si, la veille, je n'avais rien écrit; comme si, la veille, je n'avais rien appris. Seule réalité commune à ces moments: le texte, qui se poursuit, qui se suit, d'un jour à l'autre, comme s'il occupait une seule, unique et interminable journée. Le texte a quelque chose d'éternel, comme la Montagne. Il est bâti pour durer. Il est solide comme le roc, sous ses apparences transitoires et fragiles: des phrases courtes, séparées par des points qui mettent une fin absolue aux trains de mots.

Le texte m'est aussi étranger, et étrange, que les bois de Nominingue. Il est de l'ordre du feuillage et des roches et des bêtes de la forêt. Je le fabrique, vraiment, pour mettre quelque chose hors de moi. Il est vraiment *ce qui est dehors.* Il est aussi extérieur à moi-même que la Montagne. Il n'a aucune des marques de l'intériorité; du sommeil ou du rêve, par exemple. Et tout d'abord, il est continu. Il est d'un seul tenant, comme la Montagne. Il a un corps, des membres, des veines, et mille replis, comme un être vivant. Homme, je continue chaque matin d'accoucher d'un gros vivant; de mettre Ça dehors.

Il y a une écologie du texte, comme du milieu vivant de Nominingue. Entre les phrases, entre les paragraphes, entre les chapitres, il existe mille points de contact et de ressourcement, qui sont tout à fait hors de portée de ma conscience. Le texte croît comme un corps, sur toutes ses faces à la fois. Où que je le prenne, tel matin de tel jour, j'atteins toute sa surface à la fois. Il est indivis.

Ma vie se déroule désormais entre deux images de l'Unité: Texte et Montagne. Entre les deux, le Monde n'occupe presque plus de place: lectures éparses, contacts sporadiques avec des collègues.

Pendant que je parle avec des amis, comme pendant que je lis *l'Express* ou *le Nouvel Observateur*, le temps ne passe pas. Il est immobilisé. On dirait que cela n'alimente que la vie du corps, comme les repas. C'est quand j'écris, que le temps avance: je remplis un certain nombre d'instants qui me séparent de ma

mort; qui me séparent de l'instant final, où toute distance, entre la Montagne et moi, sera abolie. Chaque matin, j'avance un peu plus, sur un chemin dont la longueur est définie. Je sais que je, qui écris, n'est pas éternel. Il existe un jour, fixé d'avance, et que l'œil de la Montagne aperçoit nettement, où je ne serai plus qu'un nom subsistant dans la mémoire de quelques hommes. A ma place, il y aura un texte, plus ou moins long, plus ou moins lisible, selon l'effort que j'y aurai mis.

Ecrivant, je me sais mortel. Il me semble que je n'ai pas beaucoup de temps pour écrire ce que j'ai à écrire. La mort peut survenir au bout de l'une quelconque de mes phrases. Ecrire, pour moi, c'est vivre face à l'éventualité de ma mort.

Plus jeune, je me croyais immortel. Je vivrais bien jusqu'à cent, cent cinquante, deux cents ans. Les remèdes nouveaux, la recherche scientifique, le progrès de la médecine... Je me croyais indestructible. Maintenant je sais que la seule indestructible, c'est la Montagne; et elle m'est tout à fait extérieure. Elle est encore relativement éloignée de moi. Je suis encore relativement jeune. Mais un jour viendra, qui est marqué, où je serai réuni à Elle.

J'aime les pierres, parce qu'elles ne pensent pas. Elles sont comme moi écrivant. Quand j'écris, je ne pense pas, je n'imagine rien. C'est la main, c'est le stylo qui écrivent. L'écriture ne se passe pas dans la tête. C'est un acte du corps. C'est pourquoi elle me paraît si étrange. Elle n'entretient aucun rapport avec les fantaisies de l'esprit. Celui-ci vogue de son côté. Il pense, il imagine, il ressent mille petits malaises ou petites joies: le temps qu'il est actif, il ne nourrit pas l'écriture. C'est quand son activité retombe à zéro, que celle-ci peut commencer. Ecrivant, je suis tout à fait inscient. J'ai perdu l'usage de mon intelligence et de mes sens. Je suis tout à fait aveugle. J'avance dans le noir absolu. Là où je suis il n'y a pas de lumière.

J'expérimente le pouvoir du noir. Noir comme l'intérieur des pierres de Nomininguе. De Nomininguе et de Saint-Sauveur.

Quand j'étais petit, dans mes étés de Saint-Sauveur, j'allais souvent visiter le flanc rocheux d'une montagne qui surplombe le village. J'avais le sentiment d'accomplir quelque chose d'essentiel: aller toucher *la roche*, qui perdure, et qui affleure un peu partout, dans le Nord, sous la folie végétale. Car l'herbe, les bouleaux et les trembles, c'est déjà le monde de la pensée. Cela ne cesse d'être agité, sous le vent. Le tapis végétal est mouvement ininterrompu. C'est la vie de l'esprit commencée. Il n'y a pas grand distance, de la plante à la bête et de la bête à l'homme.

Tandis que la pierre, cela se tient *dessous*. Dessous l'immense aventure de la Vie sur la terre. La pierre ne participe pas à cette aventure. Elle subsiste, sous le mouvement fou qui pousse son avancée vers l'intelligence. Elle subsiste, hors du temps et de l'histoire. Elle est le témoin d'un passé absolu et d'un avenir absolu. Elle était là au Commencement et elle sera là à la Fin. Elle témoigne que toutes choses, et moi parmi elles, ont un commencement et une fin.

Sur ma table de travail et sur les étagères de ma bibliothèque, j'ai disposé des éclats de pierre ramassés au cours de mes promenades autour du lac. Ils sont tous du même gris, du gris fondamental de la terre, avec parfois une pointe de grenat ou de pyrite. Je me suis entouré d'un petit paysage rocheux. J'ai reconstitué autour de moi un peu de Nomininguе et de Saint-Sauveur. Et je suis bien, au milieu de mes pierres. Pour écrire, je n'ai qu'à les regarder, fixement. Elles sont l'image concrète de la Montagne, close dans son silence. Celle-ci ne dit rien, ne parle pas. Elle ne fait que poser sur moi une espèce de regard aveugle, complice de mon propre aveuglement. Nous nous comprenons à distance. Elle ne fait aucun signe, aucun signe de vie. Elle est, comme mes pierres, ce qui est: voilà tout.

Je commence à comprendre pourquoi ce texte est si abstrait, si non-figuratif. C'est qu'il est inspiré par la Montagne; il reflète sa face de pierre. Il ne s'y passe rien. Il ne s'y rencontre pas d'objets. Pour qu'il y ait objet, il faut qu'il y ait mouvement, et vie. La vie fait le tour des objets, leur donne un contour, une forme, une couleur. Ici, tout est informe et gris. Mon écriture est prise dans le gris de l'Origine. Elle me fait remonter très haut, bien avant le commencement de l'intelligence et de la vie. Je coïncide avec le commencement de mon propre fœtus: moment où la motte intitale n'est pas encore animée, où elle n'est qu'amas de molécules minérales.

C'est pourquoi j'exclus de ce texte toute étincelle de vie. Qu'y règne la grande paix minérale d'avant l'Aventure! La paix de Nominingue, tard dans l'automne, et l'hiver, quand la neige et le chômage se sont appesantis sur le village. Ici, c'est tous les jours jour chômé. Je ne travaille pas, quand j'écris. Je laisse Ça travailler. Il suffit que ma main droite soit libre. Elle sait mieux que moi ce qu'elle doit faire. Elle file droit au but. Elle assure la matérialité, qui est le tout, de l'écriture. Elle n'est pas intelligente, elle n'a pas d'imagination, elle ne comprend rien, elle ne sait rien. Elle ne sait que saisir le stylo. Elle ignore tout de la culture. Elle est plus proche de la pierre que de l'homme. Elle est une simple pièce de la mécanique corporelle, et elle fonctionne d'autant mieux que l'esprit demeure en sommeil.

Tout à l'heure, l'esprit va s'éveiller, et va recommencer la ronde des relations sociales, des idées originales, des imaginations prenantes. Je vais cesser d'écrire. Je vais me remettre pour un temps à l'aventure de la Vie. Je vais cesser de coïncider avec le Commencement et la Fin. Je ne serai plus celui qui, à chaque instant, naît, et à chaque instant se rapproche de sa mort. Je serai celui qui vit, ou croit vivre, hors du temps. Je serai «profondément» occupé. Je lirai des livres, j'apprendrai des choses. Du matin au soir, je serai «actif». Je recevrai et je donnerai. Ma journée

sera faite des mille échanges entre moi et un certain milieu humain et matériel. Je serai «plus riche» le lendemain que la veille. Un peu comme mon compte en banque, mes possessions intellectuelles auront augmenté, d'une journée et d'une année à l'autre.

Mais que je me remette à écrire: j'aurai tout perdu. La Vie sera réduite à néant. Rien ne se sera passé, entre deux moments consécutifs d'écriture. Car celle-ci ne doit rien à la vie, est furieuse négation de la vie. Bien au contraire: elle doit gommer la vie, d'un trait péremptoire, pour commencer. Elle doit d'abord faire, autour d'elle, le désert. Quand je commence à écrire, aussi loin que ma vue porte, il n'y a que du sable étale. Rien à manger, rien à boire, rien à voir, rien que du sable sec. Pas même de mirages, de faux espoirs. Le gris primordial, qui dissout toute apparence d'objet, s'est installé. Et je sais, d'entrée de jeu, que nulle caravane ne sillonnera ce désert; que les chances de rencontres fortuites y sont nulles. Je suis seul, bien seul, avec nulle autre consigne que d'écrire.

Et chaque fois (chaque jour, chaque matin), le miracle se reproduit. Le désert se met à fleurir. Des fleurs naissent, de l'intérieur du sable. Il fallait renoncer à toutes les fleurs de la terre, pour que *ça* se produise. Puis, viennent les animaux, les bêtes de la forêt, qui commencent à pousser là où il n'y a pas de forêt. Bientôt, je suis tout entouré, ça foisonne autour de moi. Je vis d'une vie inconnue, créée de toutes pièces, et par moi seul. J'ai réussi à refaire toute une vie, à partir de rien.

Je ne suis plus seul. Je suis pris dans une gangue, dans un corps d'écriture qui est comme l'extension de mon propre corps de chair. Faire exister ce corps, je n'ai pas d'autre devoir, envers moi et envers la Vie. Je fais exécuter un pas de plus à l'Evolution. Je pousse celle-ci un peu au delà de l'homme, dans l'univers des objets de pure création. Et l'objet neuf doit naître de la négation de tous les objets existants. L'écriture commence dans le sable sec, en l'absence de toute

«inspiration». Le sable, la pierre ou la Montagne, rien que des réalités neutres, qui sont comme des non-objets, des réalités dont on ne fait le tour ni par l'œil, ni par l'intelligence: des réalités qui font le vide. C'est de ce trou, de ce creux, de cette Absence initiale que naît le texte. Aussi est-il abstrait. On n'y trouve que des fleurs et des bêtes fabriquées, inventées par moi. On n'y trouve rien de naturel. La nature a été laissée loin derrière, comme matériau inadéquat à l'écriture. Avant tout, faire régner le désert. C'est le plus difficile, car il faut alors me maintenir dans un état contre nature. Tout, dans mon esprit, réclame des objets, qui sont sa nourriture quotidienne. Il faut que je fasse taire l'esprit, à force de concentration sur un non-objet. Bientôt il ne restera plus que le corps, qui va se prolonger dans le corps de l'écriture.

Et l'écriture, sitôt qu'elle apparaît, établit, consolide le vide. Elle devient elle-même non-objet de concentration. Elle devient elle-même désert essentiel. Etendue stérile, comme l'infini du sable ou de la mer salée. Jusqu'à l'horizon, rien que de petites vagues, formes abstraites, susceptibles de toutes les interprétations, de toutes les projections. Et j'aime les vagues, justement parce qu'elles ne disent rien de précis. Elles constituent une sorte d'énoncé général, qui accueille toutes les variations imaginables: un plein, un creux, un plein, un creux... Les vagues sont comme le schéma, le modèle abstrait de tous les objets du monde, à la fois. Ainsi, le Vide exclut tels objets particuliers, pour mieux accueillir la totalité des objets pensables. Ecrivant, je pétris l'argile primordiale, dont toutes choses sont faites. Je suis Dieu le Père. Je recrée le monde, le monde total des objets. Je le possède tout entier. Je suis le Maître. Aucune autorité, au delà de la mienne. Je suis le roi de la Création. Je connais tous les secrets de la nature. Je sais comment ils sont faits et comment on les fait, chacun et chacun. Je possède tous les secrets de fabrication. Je suis tout-puissant. Les fleurs et les bêtes m'obéissent. Je refais Nomininguе à ma guise.

Je réforme tout, car ces fleurs, ces bêtes et ces hommes avaient fini par m'ennuyer. Le monde n'était plus habitable. Je le rends enfin humain, surhumain, par l'écriture.

Je dis: surhumain, car dans mon monde tous les objets sont devenus transparents. Ils communiquent, par tous leurs côtés. La pierre est vivante, et les bêtes, les hommes ont la placidité de la roche. Dans le Monde, chaque objet a la consigne de s'en tenir à sa nature, à son essence. Ici, toutes les essences participent les unes des autres. Entre les êtres, plus de cloisons: une seule essence, qui est celle du grand Vide sur-humain.

GEORGES-ANDRÉ VACHON est critique et essayiste. Il a publié *Une tradition à inventer, Rabelais tel quel* et *Esthétique pour Patricia.*